

gues, M. d'Aigneault et sa famille formant l'arrière-garde, afin d'avoir l'œil sur son détachement et de ne pas laisser de traînards. Il voulait tenir tout son monde dans sa main.

On était engagé dans la rivière qu'on leur avait indiquée comme le plus court chemin, quand, dans le courant de la troisième journée, des coups de feu se firent entendre à l'arrière. Dans le bois, des coups de fusil tirés à certains intervalles, sont des signaux.

On s'arrêta, et deux sauvages les rejoignirent en leur disant qu'ils faisaient fausse route, qu'ils étaient dans la Moose-River, et qu'il valait mieux pour eux rebrousser chemin et prendre la rivière Abbitibi.

C'était du temps perdu, mais le conseil étant sage, on le suivit.

◆◆ N'étant à aucun degré parent de l'immortel Homère, je ne ferai pas l'odyssée des naufragés de l'"Eldorado", et je me bornerai à vous en citer quelques anecdotes.

La discipline étant excellente, la santé à peu près parfaite, la confiance dans le commandant illimitée, tout alla bien, et plus d'un fauve de la forêt dut s'arrêter en entendant les chants jeyeux dont le vent du nord leur apportait les lointaines modulations.

Car le caractère canadien ne perd jamais ses habitudes, et M. Ernest Gagnon, le compilateur des chants canadiens, aurait tressailli d'aise en écoutant les refrains connus, que les navigateurs improvisés qui, pagayant à qui mieux mieux, jetaient aux échos des grands bois :

A Saint-Malo, beau port de mer,  
Trois gros navir's sont arrivés,  
Nous irons sur l'eau  
Nous y prom' promener  
Nous irons jouer dans l'île.

Et, après avoir bien pagayé tout le jour, quand la nuit arrivée, on avait mangé avec appétit un morceau de lard, bu une tasse de thé et allumé une bonne pipe, les histoires commençaient, et, après les histoires de chasse-galères et autres, une voix s'élevait encore :

Derrière chez-nous, ya-t-un étang,  
En roulant ma boule,  
Trois beaux canards s'en vont baignant,  
Rouli, roulant, ma boule roulant,  
En roulant ma boule roulant,  
En roulant ma boule.

On dansait parfois aussi... toujours pour se reposer, et quand, à bout de forces, histoires, chansons et danses finies, on s'allongeait sous la tente, je vous laisse à penser si tout ce monde infatigable dormait à poings fermés, d'aucuns poussant des ronflements à faire trembler la voûte céleste.

Et le lendemain matin, les Canadiens reprenaient la pagaie, en chantant pour se réveiller :

C'est l'aviron qui nous monte, qui nous mène,  
C'est l'aviron qui nous monte en haut...

◆◆ Un soir, au camp, deux sauvages viennent trouver le médecin ; ils sont malades, ils ont... n'importe quoi.

Le docteur Chouinard leur donne à chacun une pilule, qu'ils avalent consciencieusement en présence de leurs compagnons, mais l'opération faite, chaque sauvage arrive, réclamant sa pilule et faisant comprendre qu'il ne doit pas y avoir de passe-droit, de préférence, et que Pipikaca ayant eu sa boule, tous les autres sauvages devaient avoir la leur.

Le docteur les fit attendre un instant et leur donna des boulettes de mie de pain, plongées dans le sucre.

Le remède fit merveille.

Un autre jour, un dimanche, le docteur en médecine se fit arracheur de dents ; et quelles dents insérées dans quelles mâchoires, vierges de tout nettoyage et de tout dentifrice !

Incisives, canines et molaires s'enlevaient avec quelques contorsions douloureuses, quand le docteur Chouinard se rappela avoir sauvé un peu de cocaïne. Il en fit usage, et le sauvage, opéré sans douleur, ne pouvait croire à la réalité ; il fallut lui montrer sa dent pour le convaincre.

Pour le coup, le docteur devait être sorcier, et,

dès ce moment, ce ne fut plus qu'avec les démonstrations les plus respectueuses qu'ils s'approchèrent de lui.

Plusieurs ne parlaient pas un mot d'anglais ni de français, mais on parvenait à se comprendre quand même.

C'est ainsi que le chef ou pseudo-chef des sauvages, voulant reconnaître les services que leur rendait le docteur, arriva à lui faire entendre qu'il voulait aussi lui enseigner un remède, et que, s'il avait froid aux pieds quand ses bottes étaient pleines d'eau, c'est parce qu'il portait des chaussettes.

— Jette tes chaussettes dans la rivière et, quand tu auras froid, retire ton pied de ta botte, mets-le dans le courant, une minute ou deux, et rechauffe-toi.

Il suivit le conseil de son confrère rouge, qui n'était lauréat d'aucune université, ni faculté, et constata qu'une douce et même forte chaleur lui réchauffait le pied.

Le système de l'abbé Kneipp !!!

◆◆ Non loin du lac Abbitibi, un soir qu'on était plus disposé à écouter qu'à danser, le docteur Chouinard en profita pour dire à ses compagnons une page d'histoire, de notre admirable histoire, faite d'héroïsmes et de dévouements.

Et il leur fit le récit de cette expédition sans précédent, de cette aventure, si extraordinaire qu'elle semble une légende, de Lemoyne d'Iberville, qui à, la tête de quelques Français et de quelques sauvages, partit de Montréal, un matin du mois de mars 1685, pour aller à travers bois, dans ce même pays, inconnu alors, sans autre guide que les étoiles, attaquer les Anglais dans la Baie d'Hudson, où ils n'arrivèrent que le 20 juin.

Il leur dit les souffrances endurées, les misères de la route, les accidents du voyage, les difficultés de l'entreprise, le succès de l'expédition, etc., etc...

Il leur fit comprendre la grandeur de ces héros qui allaient à une mort presque certaine, sans témoins, se dévouant pour une idée, pour un drapeau, pour la patrie...

Et ce récit, fait très simplement, dans les bois qu'avaient parcourus plus de deux cents ans auparavant leurs illustres ancêtres, cet épisode de notre splendide épopée, conté sous le ciel étoilé, dans cette immense solitude, produisit sur ces braves Canadiens un effet proportionné à la taille du sujet, fit gonfler leurs poitrines et illumina leurs fronts... Ils se sentaient grandis et fiers d'appartenir à la race qui a produit ces géants du patriotisme d'un siècle disparu.

◆◆ Le lendemain de cette inoubliable soirée, il fallait un contraste à ces souvenirs de gloire et de guerre.

Il se présenta sous la forme d'un brave homme, d'un Anglais, capitaine, je crois, qui, n'étant pas naufragé, lui, se rendait à Moose-Factory avec tout le confort possible.

On l'aborda pour avoir des nouvelles du monde civilisé qu'on avait quitté depuis près de deux mois.

Le voyageur, en vrai gentleman anglo-saxon qu'il était, ne connaissait qu'une nouvelle, mais une nouvelle d'une importance extraordinaire : les Américains avaient eu la victoire dans la grande course de yachts, à New-York.

Le sport ! toujours le sport !

◆◆ Justement, ce jour-là même, M. d'Aigneault organisa une partie de sport... utile.

Comme on s'approchait des endroits habités, pour stimuler ses gens, il promit cinquante piastres au canot qui arriverait le premier à X... — je ne me rappelle plus le nom de l'endroit — pour envoyer une dépêche à Montréal et à Québec.

La lutte ne semblait pas égale. D'un côté des

matelots anglais habitués à l'aviron, de l'autre des charpentiers canadiens, dont l'un, le père Bernardin, âgé de soixante-dix ans.

On partit. Les Anglais donnant, suivant leur coutume, des coups longs et forts (strong and long), les Canadiens pagayant "sec et court". Cela dura deux jours, et il arriva... que les Canadiens arrivèrent bons premiers.

◆◆ Avec cette heureuse arrivée, se terminent les aventures du voyage, dont je n'ai pu vous donner qu'une pâle idée, vû le cadre restreint d'une simple causerie. Nos aventuriers par force sont rentrés chez eux, mais dans plus d'un foyer on parlera longtemps de l'expédition à la Baie d'Hudson et surtout du retour, et l'on oubliera les moments difficiles pour ne se souvenir que des bonnes heures.

Le naufrage de l'"Eldorado" n'ébranlera pas la maison Revillon, qui sait parfaitement que la Compagnie de la Baie d'Hudson a subi des accidents de ce genre par douzaines.

Dans les conditions difficiles où il se trouvait, M. d'Aigneault peut être félicité de la manière heureuse dont il a opéré cette retraite en ramenant tout son monde sain et sauf.

◆◆ Cet après-midi, au moment de clore mon article, j'ai rencontré deux des Canadiens voyageurs, et, entre autres questions, je leur ai demandé ce qu'ils pensaient de M. d'Aigneault :

— Un homme, monsieur, un homme !

— Et le docteur Chouinard ?

— Une bonne jeunesse, monsieur !

Et dire que je ne connais ni l'un ni l'autre... Au fait, c'est peut-être pour cela que j'en ai parlé à mon aise.

LEON LEDIEU.

## LES ECHOS de MONTREAL

Nos arbres sans feuilles et les morsures de la bise d'automne sont déjà les signes précurseurs de l'hiver qui approche, et qu'on nous pronostique devoir être très rigoureux.

Au Canada, cette façon de parler a une signification toute spéciale. Il faut, pour la comprendre, avoir passé des veillées de janvier, à croquer le marmot, dans un logis sans feu. Il faut avoir vu grelotter de froid des malheureux mal vêtus, à qui saint Martin n'eût pu s'empêcher d'offrir un pan de son manteau.

Oh ! les misères de l'hiver, qui les connaîtra jamais sous des climats tels que le nôtre !

Les Sociétés philanthropiques ont beau se multiplier, les bonnes âmes se dévouer, toujours il reste quelques misérables sans secours, en des taudis ignorés. Parfois la maladie les y retient, et la mort saisit d'autant plus facilement ces victimes, que celles-ci l'appellent ainsi qu'un bien suprême.

Et, à côté de ce sombre tableau, déjà se dessine celui si gai des grandes fêtes de fin d'année.

Noël, le jour de l'an, les repas copieux, les réunions amicales, les cadeaux et les vœux de bonheur ! C'est dans l'ordre des choses, chaque médaille a son revers.

Pourtant, je ne puis penser sans un serrement de cœur à ce contraste par trop accentué. Je crois au progrès et à l'amélioration des conditions de notre existence. Je crois en l'avenir et, au moins, à la cicatrisation partielle de cette grande plaie internationale qu'est le paupérisme.

Ce serait si facile, si les riches voulaient donner aux déshérités de la fortune, quelques miettes tombées de leurs tables !

En notre pays, ce sont les institutions religieuses qui pourvoient le plus au soulagement de la misère. Est-ce assez ? Non.

Si la chose était possible, et, ma foi, je ne vois pas pourquoi elle ne le serait pas ; je désirerais voir se fonder une société philanthropique cana-